

# Roland Pourtier, *Afriques noires* . Paris, Hachette, carré géographique, 2001, 256 p.

Véronique Lassailly-Jaco

DANS **AUTREPART** 2003/1 n° 25 , PAGES V À V  
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 1278-3986

ISBN 287678846X

DOI 10.3917/autr.025.0169e

Date de mise en ligne : 01/01/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-autrepart-2003-1-page-V?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Notes de lecture

---

Marie-Caroline SAGLIO-YATSIMIRSKY  
*Intouchable Bombay. Le bidonville  
des travailleurs du cuir*

Paris, CNRS édition, coll. Monde indien  
sciences sociales XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, 2002, 326 p.  
+ photographies hors texte

---

Une double conviction fonde cet ouvrage : « la pertinence d'une anthropologie du bidonville » et d'une réflexion sur la construction d'un tel espace pour « mettre au jour la complexité de la rencontre entre des logiques sociales et économiques "traditionnelles" », véhiculées par les migrants, « et "modernes" », diffusées par la ville [p. 32]. La démonstration est réussie. Le bidonville étudié se prête remarquablement bien à cette problématique : il s'agit de Dharavi, « le plus grand bidonville d'Asie » (selon la formule consacrée), qui abrite près d'un million d'habitants sur 3 kilomètres carrés situés au cœur de la capitale économique de l'Inde, Bombay (rebaptisée Mumbai en 1996), et qui occupe un espace aujourd'hui brigué par les investisseurs immobiliers.

L'auteur se propose ainsi « d'essayer de comprendre un type urbain, "le bidonville" », concept discuté au premier chef, mais aussi d'étudier le fonctionnement « d'un type d'économie, "l'informel" » [p. 16], dans la mesure où Dharavi n'est pas seulement le refuge de migrants venus de différentes régions, souvent lointaines, mais d'abord un centre d'activités particulièrement dynamiques, qui expliquent son pouvoir d'attraction. Parmi les nombreux petits métiers artisanaux et de services, le travail du cuir occupe la place principale, et confère à Dharavi la particularité de son peuplement : une forte concentration de populations intouchables associées à ces activités considérées traditionnellement comme « polluantes », qui stigmatisent ainsi ceux qui les exercent et les placent au bas de l'échelle hié-

rarchique des castes hindoues (d'où le titre de l'ouvrage). De par sa masse démographique, Dharavi représente aussi « un réservoir électoral stratégique » pour les partis politiques, et son étude « permet d'analyser un type de politique "castéiste" qui caractérise aujourd'hui la démocratie indienne » [p. 15-16].

Partant de ce contexte, l'ouvrage est articulé autour de quatre orientations : « inscription dans le territoire, organisation sociale, participation économique, comportement politique des populations de Dharavi » [p. 29].

Une première partie examine le peuplement diversifié de Dharavi – véritable « carrefour des migrations » –, comment celui-ci s'inscrit dans le cadre général des migrations de travail vers Mumbai et du développement du secteur informel qui a accompagné l'essor industriel de la métropole ; puis son organisation socio-spatiale au-delà du chaos apparent, qui révèle l'incorporation progressive des vagues de migrants, les regroupements selon les réseaux d'appartenance (village, caste, communauté religieuse, groupe linguistique, métier), la segmentation résultante en groupes ethniques superposés à des critères professionnels et plus récemment de revenus. Sont également analysées l'intégration des habitants dans l'espace du bidonville, ainsi que l'inscription de Dharavi dans la mégapole de Mumbai.

L'auteur essaie de comprendre « comment s'est constituée cette ville au centre de la ville » [p. 52]. M.-C. Saglio réfute la thèse du bidonville comme simple transposition du village – ou émanation de villages – dans un cadre urbain ; et montre aussi que « la migration dans le bidonville n'aboutit pas nécessairement à la destruction des liens sociaux et des identités, mais plutôt à un renforcement de leur expression » [p. 70]. En fait, on est face à l'émergence d'une « société à part entière » [p. 96] et au développement d'un lien social unique.

La deuxième partie s'intéresse aux castes du cuir et analyse les dimensions de leur intouchabilité; elle montre également comment « l'obsession du statut » structure aujourd'hui encore la construction des identités et les interactions dans le domaine privé aussi bien que dans la sphère professionnelle.

La dynamique économique du bidonville fait l'objet de la troisième partie: le secteur du cuir – « la colonne vertébrale de Dharavi » [p. 14] – est analysé « comme un archétype du développement de l'économie informelle indienne aux prises avec les forces de l'urbanisation et de l'internationalisation du marché » [p. 137]. Les modes d'organisation de la production et de la distribution sont examinés en détail et révèlent une articulation à l'économie locale, nationale et internationale. Si l'organisation du travail repose toujours sur des structures traditionnelles – familiales, de caste et de religion –, elle s'est adaptée pour répondre aux exigences de flexibilité et de polyvalence du marché urbain et international. Le développement de la filière du cuir à Dharavi a également ouvert des voies d'ascension socio-économique pour les intouchables, une dynamique de mobilité remarquable mais réservée à une petite minorité. Au total, comment évaluer le modèle économique de Dharavi, qualifié d'« informel globalisé »: « est-il un exemple réussi de flexibilité du travail ou conduit-il à la précarisation du travailleur? » [p. 139]. Les éléments du débat sont argumentés, mais la question reste (délibérément) non tranchée.

Enfin, la quatrième partie met en scène les habitants de Dharavi comme citoyens et acteurs politiques. L'analyse des différentes formes d'associations – de caste, de quartier, associations volontaires et branches politiques – montre la capacité d'organisation et de mobilisation de cette population. Le rôle structurant de la caste, souligné dans les dynamiques d'organisation sociale, spatiale et économique, s'affirme à nouveau dans les dynamiques politiques. La mobilisation des habitants autour de la question cruciale du logement révèle également l'émergence d'une société civile. La reconnaissance par les autorités publiques du droit à la réhabilitation des habitants du bidonville permet leur reconnaissance politique, comme électeurs – comme citoyens à part entière. Devenant une « banque de votes » convoitée par les partis politiques, l'électorat du bidonville apparaît aussi vulnérable aux tentatives de

récupération politique et de manipulation populiste et castéiste. Et l'auteur de s'interroger sur « la liberté politique des électeurs de Dharavi » [p. 245].

Cette étude s'appuie sur une enquête anthropologique, tout en inscrivant – on l'aura compris – les observations de terrain dans une perspective plus large, avec le souci de relier le local au global. L'approche est exemplaire, combinant plusieurs angles d'analyse complémentaires, et produit un ouvrage bien structuré, riche d'informations, d'analyses fines, de réflexions et de questionnements stimulants. L'intérêt de cette étude dépasse ainsi largement celui d'une monographie de bidonville. Plusieurs questions abordées représentent des enjeux essentiels pour comprendre les dynamiques à l'œuvre dans la société indienne contemporaine, qu'il s'agisse par exemple du mouvement d'affirmation des intouchables et des basses castes et de leur rôle sur la scène politique actuelle, ou encore de la question plus générale du changement du rôle et de la fonction de la caste. La pertinence de nombreux autres thèmes et sujets de réflexion ne se limite pas au seul sous-continent indien, mais concerne des enjeux stratégiques du développement, allant des multiples questions liées aux processus d'urbanisation, aux effets de la mondialisation sur les économies informelles.

Véronique Dupont

---

Véronique DUPONT, Emma TARLO,  
Denis VIDAL (eds)

*Delhi, Urban Space and Human Destinies*  
Delhi, Manohar-CSH, 2000, 261 p.

---

Cet ouvrage est l'aboutissement d'un projet de recherche collectif lancé en 1993 par le Centre de sciences humaines (New Delhi) et l'IRD, en association avec le Centre for the Study of Developing Societies (Delhi) et une équipe du Centre d'études sur l'Inde et l'Asie du Sud (Paris). Comme le soulignent les éditeurs dès l'introduction, Delhi, « la ville que personne n'aime », ne saurait se définir par sa seule dimension administrative et politique, par opposition à Mumbai (Bombay), capitale économique, ou Kolkata (Calcutta), capitale culturelle. En se démarquant délibérément des stéréotypes attachés à Delhi, les différents auteurs de l'ouvrage en soulignent à la fois la diversité et la continuité, en s'appuyant sur de nombreuses photos et cartes.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'imbrication entre les histoires de vie des citadins et l'histoire de la ville. L'article de S. Haider décrit l'univers restreint de villageoises qui ont suivi leur mari venu chercher du travail à Delhi. Ces femmes, qui ne connaissent souvent de la ville que les quelques huttes autour de la leur, vivent dans un confinement souvent plus grand que dans leurs villages d'origine, et dans une dépendance accrue vis-à-vis de leurs conjoints. Alors que les autorités de la ville tentent depuis 1960 d'éradiquer les bidonvilles, ceux-ci prolifèrent rapidement à Delhi: ils comptaient plus de trois millions de personnes en 1997. E. Tarlo montre, à travers l'histoire d'un lotissement de relocalisation en zone périphérique destiné aux habitants d'anciens taudis et bidonvilles détruits, comment l'évolution des rapports de force politiques se traduit dans le paysage urbain et la situation des différents quartiers de cette « colonie ». Entre incitation au déplacement et déplacement forcé, le sort des habitants est lié tout autant à leurs décisions à un moment donné qu'aux contradictions de politiciens soucieux à la fois de protéger les intérêts des classes plus aisées de la population et de conserver les votes des habitants de ces quartiers populaires. A. Soni montre qu'alors que les quartiers périphériques du nord et de l'est sont constitués de lotissements de relocalisation et de bidonvilles, la zone de Mehrauli, en périphérie sud, est colonisée par une élite urbaine expansionniste, avec la complicité du gouvernement de Delhi.

La deuxième partie se penche sur les mouvements des personnes et des biens. Une série de photos de S. Fraissard illustre la diversité des transports et des transporteurs de Delhi. En légende de l'une de ces photos, un chauffeur de taxi, migrant, déclare « Ce taxi est ma maison et c'est là que je dors » [photo 5.12]. C'est aux sans-domicile-fixe que s'intéresse V. Dupont, qui explique que les sans-abri ne sont pas « de simples victimes de la pauvreté mais des agents dynamiques capables de mettre en œuvre leurs propres stratégies économiques et de trouver des réponses appropriées à des environnements urbains spécifiques » [p. 99]. Attirés vers la vieille ville de Delhi par la possibilité de trouver un emploi, les migrants restent intégrés à l'économie de leur famille, à laquelle ils contribuent par leurs remises, et sont donc soucieux de minimiser leurs dépenses de logement et

de transport. Ils sont, par leurs déplacements, un lien entre le monde rural et le monde urbain. Un autre lien entre ces deux mondes est constitué par le marché aux grains de Delhi. D. Vidal montre que, loin de constituer un dysfonctionnement du marché, les intermédiaires sont indissociables de son fonctionnement. Ce sont eux qui constituent le lien entre les courtiers, qui représentent eux-mêmes producteurs et acheteurs finaux, payant d'avance jusqu'à 80 % du prix de revente aux premiers, et accordant des crédits aux seconds.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à l'architecture. Selon K. Menon, ce qui distingue l'architecture contemporaine de Delhi est l'influence particulièrement forte de l'État dans cette ville, liée à son statut de capitale. Pour les bâtiments publics, la recherche d'une « indianité » se traduit par l'imitation de l'ancien ou du style international. L'introduction de procédures d'appel d'offres dans les années quatre-vingt a permis de développer une véritable création architecturale à Delhi. Dans le domaine du logement, à partir de cette période, K. Menon estime que « les architectes ont fait preuve d'un esprit pauvre dans leur travail pour les clients riches, [...] mais d'une richesse d'esprit dans leur travail pour les clients pauvres » [p. 154-155]. Le développement de cette métropole, à la croissance démographique particulièrement rapide, s'accompagne d'un changement des perceptions autant que du paysage urbain. C'est dans ce contexte que N. Gupta explore comment les trois principales composantes du passé de Delhi issues de son passé pré-moghol, moghol et britannique, ont été « chéries, désacralisées, ou ignorées » [p. 158]. La prise de conscience, dans les années soixante-dix, de la nécessité de préserver le patrimoine s'est traduite, dans les années quatre-vingt, par un affermissement des forces en présence – pression pour la terre et la défense des monuments. Malgré les discours et les articles, aucune politique n'a été définie pour préserver le patrimoine de la ville. Les monuments de Delhi, anciens ou contemporains, image idéalisée de Delhi, sont revisités par le photographe S. Sharma, qui explique comment la photographie a été utilisée, dans l'Inde indépendante, pour « produire une histoire visuelle biaisée en faveur de la construction d'une image nationaliste de la nation – du point de vue de l'État et de ses dirigeants » [p. 176].

La politique constitue le thème central de la quatrième partie. Ch. Jaffrelot examine les raisons qui expliquent le poids du Bharatiya Janata Party (BJP), parti nationaliste hindou, dans la vie politique de Delhi. Le rôle des réfugiés du Pendjab après la partition de l'Inde en 1947 est ambivalent : nombre d'entre eux étaient acquis aux idées des partis nationalistes hindous avant la partition, mais ceux qui restaient attachés au Congrès étaient également nombreux. « La distinction entre « locaux » et réfugiés est probablement moins importante que celle entre les hommes d'affaires et les autres » [p. 194]. Le BJP, qui a basé son développement sur les hautes castes, cherche aujourd'hui à accroître son influence dans les zones rurales de la périphérie de Delhi, où le Congrès est traditionnellement mieux implanté. V.B. Singh élargit la perspective en s'interrogeant sur les déterminants du vote de la population de Delhi. À partir de données collectées lors d'une enquête post-électorale en 1996, l'auteur montre que le statut en termes de caste, qui se reflète globalement dans le statut économique, le niveau d'éducation et la catégorie socioprofessionnelle, est déterminant dans le vote. C'est l'importance des hautes castes dans la population de Delhi (plus de 50 %) qui explique l'avantage électoral du BJP.

Dans la dernière partie, V. Dupont explique que la croissance de Delhi est marquée par les migrations en provenance des États voisins. Les migrants, dont l'origine urbaine/rurale autant que socioéconomique est très diversifiée, ont joué un rôle important dans la croissance démographique de la ville. La périphérie de Delhi connaît aujourd'hui une croissance plus rapide que le centre, résultat combiné des tentatives de planification de la ville et des réponses et initiatives privées à l'engorgement et au prix des terrains. Parallèlement, la population se redistribue au-delà du territoire de Delhi, en direction de villes périphériques dont le développement rapide est lié à l'essor des transports privés et au prix des terrains, mais aussi à la planification régionale. Ph. Cadène s'interroge quant à lui sur la place de Delhi en Inde et dans le monde. Analysant une série de cartes d'indicateurs économiques, il conclut qu'en termes de promotion de produits industriels et culturels, comme de valeurs indiennes dans le monde, Delhi n'est dépassée que par Mumbai. L'avantage de cette dernière est cependant contrebalancé par la position de Delhi comme

centre de pouvoir politique et par sa domination dans le domaine de l'information et des communications. « Grâce à l'émergence récente de Delhi aux niveaux régional et international, la capitale apparaît capable d'assumer le rôle d'une véritable "ville internationale", à la tête d'un système urbain national solide et d'une région puissante » [p. 249].

Les textes de l'ouvrage se répondent mutuellement. Ainsi, la complicité des autorités de Delhi avec les classes aisées de la population évoquée par A. Soni est plus compréhensible à la lumière des commentaires de C. Jaffrelot et de V.B. Singh sur l'électorat de Delhi. Il en ressort une image de la ville qui reflète toute sa complexité, mais aussi la logique de ses dynamiques humaines et physiques, historiques, économiques, sociales et politiques.

Nolwen Henaff

---

Roger ADJEODA

*Ordre politique et Rituels thérapeutiques  
chez les Tem du Togo*

Paris, L'Harmattan, coll. Connaissance des hommes, 289 p., lexique, biblio, index

---

En se proposant de repérer les expressions du pouvoir – domination et soumission confondues – dans diverses pratiques sociales (la parenté, les relations de genre, les rapports aux entités invisibles, la santé...), R. Adjeoba se fixe des objectifs de recherche certes ambitieux mais cependant largement tenus. À partir de travaux réalisés il y a une dizaine d'années au Togo au sein du groupe culturel (Tem) dont il est lui-même originaire, l'auteur s'attache à repérer les multiples manifestations du politique dans la vie sociale passée et actuelle des Tem. Avec, en filigrane, deux idées centrales : le pouvoir politique – des colonisateurs aux représentants de l'ancien parti unique – joue de la division et de la gestion du « désordre » (exemple de la maladie) pour se reproduire, que ce soit explicitement ou en donnant l'illusion d'un contrôle social par les individus. Avec pour conséquence naturelle, selon R. Adjeoba, l'échec du système politique à « éliminer la souffrance physique et sociale » [p. 11].

Le propos est donc revendicatif et critique, guère complaisant avec les pouvoirs qui se sont succédé, tout en restant néanmoins solidement argumenté et illustré. Deux axes

d'analyse le structurent : le premier se penche sur le système politique, le second sur les « logiques thérapeutiques ».

Avant de développer ces deux thèmes, l'auteur s'attarde sur les conditions de recueil des données, illustratives en elles-mêmes de son propos général : à savoir que les entretiens individuels ont conduit à une « particularisation » de ses interlocuteurs « aux yeux des autres membres de son groupe » [p. 16] et participent à la révélation, voire à la modification, des relations de pouvoir en place. Quoique brèves, ces remarques sur les difficultés de l'enquête et ses effets potentiels méritent d'être relevées, car elles sont malheureusement loin d'être systématiques dans les textes anthropologiques.

R. Adjocoba pose d'emblée la société Tem comme historiquement inégalitaire, hiérarchisée, accomplissant ce faisant une « triple fonction d'influence, de contrôle et de domination » [p. 30]. La parenté, et la place conférée aux femmes dans sa terminologie, sert d'illustration de ces inégalités – ici entre les sexes. Une autre illustration de ce fonctionnement inégalitaire nous est donnée par la permanence – certes largement décrite dans les sociétés africaines – de la subordination des cadets aux aînés, quand bien même les premiers acquerraient-ils un prestige social grâce à leur réussite scolaire ou professionnelle [p. 37]; inégalité qui se manifeste notamment par une répartition différenciée des ressources numériques ou agricoles.

Au plan de l'organisation politique Tem, l'auteur souligne que le colonisateur a su – comme dans d'autres régions – « exacerber [...] les conflits entre les multiples "fédérations" de villages » pour consolider son pouvoir [p. 70] : pouvoir en particulier de « mise en valeur » du pays Tem que la fin de l'esclavage a renforcé – ce qui ne constitue qu'un paradoxe apparent : le colonisateur a pu en effet alors disposer d'une « force de travail abondante et gratuite » [p. 73]. La concentration du pouvoir et l'autoritarisme n'ont pas été le « privilège » des seuls colonisateurs : l'une et l'autre caractérisent l'histoire du système politique Tem, de l'organisation en « fédérations de village » au système du parti unique (ou de l'ex-parti unique, aujourd'hui).

Ces traits du système politique décrits et analysés, R. Adjocoba s'attache ensuite à les repérer dans le fonctionnement de la santé et dans le rapport à la maladie. Pour ce faire, il écarte fort justement l'image d'une « santé

publique » qui serait exempte de « rapports de pouvoir et de domination » [p. 117]. Notons à cet égard que plus que du fonctionnement de la santé publique *stricto sensu*, il est question dans cette deuxième partie de l'ensemble des relations qu'entretiennent les individus au malheur et à la maladie, révélatrices, précisément, de la « structuration inégalitaire » de la société [p. 124]. R. Adjocoba décrit alors avec précision les divers types de rapports que les individus nouent avec les entités invisibles, en particulier à travers les rituels qui leur sont dus. Mais, au-delà de ces descriptions, une idée-force est sans cesse martelée : derrière la soumission aux êtres invisibles, c'est la soumission « à l'ordre social et aux autorités politiques » [p. 169] qui est en jeu ; la volonté des premiers est donc celle des seconds ; aussi, communiquer avec le monde invisible est d'emblée l'expression d'un statut social (élevé) [p. 178]. Pouvoirs religieux et politique apparaissent donc consubstantiels au plus grand profit, pourrait-on résumer, de celui-ci. Toute la force et la prégnance du référent religieux se donnent alors à voir : les cadets, dont nous avons noté la soumission sociale, sont « contrecarrés » dans leurs tentatives de bouleversement de cet ordre donné non pas tant par les « contraintes sociales » (qui ne sont certes pas négligeables) mais, plus fondamentalement, par les menaces que font peser sur eux les détenteurs du pouvoir d'agression en sorcellerie [p. 191]. Les dépositaires des pouvoirs thérapeutiques, symboliques et politiques « se rendent mutuellement service » et participent donc du même objectif de maintien ou de reproduction de l'ordre établi [p. 212]. La mise en scène du désordre pour mieux ancrer, au bout du compte, l'ordre et la domination se retrouve en particulier dans les rituels de possession. On relèvera à cet égard les intéressantes considérations sur l'usage de la parole – et sa circulation – lors de ces rituels, emblématique de positions de pouvoir occupées par ceux qui le maîtrisent : nous avons là un phénomène récurrent, observé dans d'autres sociétés ouest-africaines (cf. L. Vidal, 1990, *Rituels de possession dans le Sahel*, Paris, L'Harmattan). Finalement, dans l'ensemble des rituels thérapeutiques, le contrôle par les individus du « système social » relève d'une « illusion » [p. 259] tant est prégnante la reproduction de l'ordre des choses, notamment assurée par les tradi-praticiens.

Par son souci constant de repérer les formes de la domination, les expressions du pouvoir

dans l'organisation politique et les systèmes rituels, R. Adjeoda inscrit sa réflexion dans une tradition de recherche ancienne. L'accent mis sur les rituels thérapeutiques constitue indéniablement l'originalité de la démarche : resterait alors, dans la perspective développée par Didier Fassin (cf. D. Fassin, *Les Enjeux politiques de la santé. Études sénégalaises, équatoriennes et françaises*, Paris, Karthala, 2000), à ouvrir la lecture des relations sociales, et donc de leurs dimensions politiques, à l'ensemble des pratiques mettant en jeu la santé, au-delà des activités des seuls tradi-praticiens.

Laurent Vidal

---

Patrick CARON, Éric SABOURIN (éd.)  
*Paysans du Sertão. Mutations  
 des agricultures familiales dans le Nordeste  
 du Brésil*  
 Montpellier, Cirad/Embrapa, 2001, 243 p.

---

Patrick Caron et Éric Sabourin ont été successivement responsables pendant près de dix ans du projet sur l'agriculture familiale dans le Nordeste au Brésil ; projet mené à bien par le Cirad-Tera (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement, département Territoires, environnement et acteurs) en coopération avec la recherche agronomique brésilienne, l'Embrapa (Empresa Brasileira de Pesquisas Agronômicas). Plus particulièrement, son Centre de recherche de Petrolina dans le Pernambouc a été le siège du Programme national de recherche sur l'agriculture familiale. L'ouvrage qu'ils ont coordonné réalise une synthèse méthodologique et thématique de ces recherches et comporte une contribution importante de leur part aux côtés des apports d'autres participants brésiliens et français à ce programme (Rogerio Alves Santana, Claire Cerdan, Pedro Gama da Silva, Clovis Guimarães Filho, Jussara de Souza Oliveira, Rémi Trier), de ses conseillers scientifiques (Yves Clouet, Bernard Hubert et Denis Sautier) et du premier directeur de ce programme, de 1986 à 1990 : Jean-Philippe Tonneau.

Les travaux présentés portent tous sur la zone du Sertão dont Afrânio Garcia Jr. souligne, dans sa préface, le décalage au Brésil entre l'abondance des œuvres culturelles qui font référence à cette région importante du Nordeste, et le faible nombre des travaux scientifiques à son propos – sur la connais-

sance de sa paysannerie en particulier. Mais ce livre ne fait pas que combler une lacune dans les études de la paysannerie nordestine, il développe un point de vue méthodologique et résulte d'une expérience sociale qui est au cœur des réflexions et des actions actuelles concernant l'intervention de développement dans le Brésil rural et les relations entre l'État et la paysannerie. Le Nordeste est certes une région privilégiée pour ce genre de questionnement : non seulement elle représente plus de la moitié des 6,5 millions d'exploitations agricoles familiales du pays, mais elle a été le théâtre d'un nombre important de projets publics (Polonordeste, Sertanejo, projet d'appui à la petite production, etc.). Les auteurs nous rappellent que ces projets n'ont certes pas empêché que l'agriculture familiale n'ait reçu que 15 % des financements publics consacrés au secteur agricole ; ils ont produit une expérience d'intervention qui a surtout malheureusement renforcé le pouvoir déjà considérable des élites chargées de distribuer ces aides. Or l'expérience sociale, et institutionnelle, dans laquelle ont été réalisées les recherches à la base de l'ouvrage relève précisément d'un effort, certes modeste au regard des pesanteurs du passé mais clairement perceptible, de démocratisation des actions de développement. L'objectif méthodologique clairement affiché des auteurs est d'éclairer les choix des acteurs, de réaliser un appui à l'action locale, publique ou collective, à travers une « hybridation entre une démarche classique de planification et une approche d'animation pour le développement » afin d'adapter les politiques aux spécificités locales. En bref, c'est un ouvrage qui résulte d'un engagement dans l'action des chercheurs du Cirad, de l'Embrapa et des ONG brésiliennes qui ont travaillé avec eux. Il s'inscrit pleinement dans les transformations en cours du milieu rural et de l'action publique de développement au Brésil (décentralisation, consolidation de l'associativisme, nouvelles fonctions des ONG, etc.), avec les réalisations et les déceptions potentielles – en tout cas les espoirs – dont elles sont porteuses...

Le terme « d'agriculture familiale » choisi pour l'ouvrage n'est pas neutre, et s'explique à mon sens par des raisons plus sociales que sociologiques : absent il y a moins de dix ans encore du vocabulaire des administrations et de la recherche agronomique, il est aujourd'hui dans toutes les bouches et dans tous les rapports. Et surtout, « l'agriculture familiale »

fait aujourd'hui l'objet d'une politique au Brésil, avec ses lignes de crédit (le Programa de Fortalecimento da Agricultura Familiar Pronaf), ses programmes de recherche, voire ses instituts de recherche (le Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural: NEAD), « son » ministère (Ministério do Desenvolvimento Agrário). Mais il ne suffit pas de décréter une politique d'en haut, encore faut-il avoir les moyens sur le terrain et au quotidien de faire changer les pratiques du développement. C'est à cette lacune-ci que ce livre, et surtout dix ans de coopération, tentent de répondre.

La première partie expose le cadre géographique plus général des études proposées dans l'ouvrage, et surtout des méthodes d'appréhension, dans l'action, des faits régionaux et locaux de développement. On nous rappelle les faits marquants de la constitution de la paysannerie nordestine qui font de la région le « poumon démographique » du Brésil. Deux outils conceptuels sont à la base des deux chapitres suivants de cette partie, les « unités agro-écologiques » d'une part, concept inventé par les pédologues puis élargi par les agronomes; les « trajectoires de développement » de petites régions d'autre part, notion adaptée de celle « d'itinéraire de développement » conçu à l'origine pour des exploitations et des filières. Les méthodes développées portent un intérêt aux dynamiques. Elles se réclament de démarches inductives, centrées sur les processus de genèse et de diffusion d'innovations, et sur la volonté de définir des notions et unités reconnaissables par les agences et les agents publics de développement. Les modèles sont jugés sur leurs capacités à susciter le dialogue, à contribuer à une démarche prospective avec les acteurs locaux.

La deuxième partie de l'ouvrage expose cinq synthèses thématiques des travaux de recherche. Deux chapitres sont consacrés à la diversité des exploitations familiales et des systèmes d'élevage, et s'appuient sur des typologies réalisées dans quatre petites régions du Sertão. Les dynamiques à l'œuvre sont comprises avant tout comme des processus de capitalisation et de décapitalisation. Rappelant des travaux réalisés par d'autres auteurs au Brésil, les synthèses proposées mettent en scène les principes théoriques de Tchayanov, notamment l'importance du cycle de vie de la famille. La transmission et donc l'installation en agriculture sont vues comme

un processus long, complexe, très divers dans les formes prises (pouvant ou non impliquer la migration). La typologie fonctionnelle des systèmes d'élevage permet de réfléchir sur les conditions nécessaires d'une évolution d'un type à l'autre. Elle met en évidence les interrelations entre ces évolutions, les changements techniques (les clôtures notamment...), la gestion des relations de voisinage et la notion de « seuil » dans les conditions productives locales (foncier, gestion de l'eau et réseaux de collecte du lait). Deux autres chapitres montrent l'importance, pour les petits exploitants familiaux, des organisations sociales locales, formelles (associations rurales, coopératives...) ou non (réseaux d'entraide, d'interconnaissance...), et le caractère inextricable de leurs relations pas seulement avec l'élite locale mais aussi avec des institutions comme l'Église ou l'État. Le cas présenté de la gestion de l'eau est à cet égard édifiant. L'analyse de la diversité des modalités d'intégration à la société et à l'économie brésilienne des ordres sociaux locaux, en eux-mêmes particulièrement divers, permet un exposé clair des dynamiques et des enjeux à l'œuvre dans les relations entre l'État et la paysannerie au Brésil. Un cinquième chapitre présente, à partir des cas du lait, du melon et du raisin, la grande diversité de réseaux commerciaux, d'opérateurs et de types de marchés dans lesquels s'insère l'agriculture familiale nordestine. Dans une région où l'intégration à l'industrie n'est pas dominante (ni absente), une analyse des « systèmes d'intermédiation » entre ces exploitations et « les » marchés est particulièrement riche.

La troisième partie repose sur dix ans d'expérience de recherche-action de l'équipe. Elle est présentée tout d'abord comme une évolution des questionnements et des dispositifs de recherche allant de l'expérimentation en milieu réel au développement régional, en passant par une expérience de développement local dans neuf « communautés » du municipio de Massarroca qui a visiblement marqué l'histoire des acteurs locaux et des chercheurs. Un autre chapitre présente une très intéressante expérience de crédit coopératif à Massarroca, ouvert au financement des activités non agricoles des familles rurales. Les deux derniers chapitres reposent sur le travail réalisé au niveau municipal, un niveau essentiel d'articulation entre les approches locales et les approches régionales du fait des mesures de décentralisation appliquées au

Brésil depuis plus de dix ans. Une méthode de zonage à dire d'acteurs est exposée, appliquée au municiple de Juazeiro; une comparaison entre trois expériences de planification municipale donne lieu à une intéressante réflexion sur la complexité de l'articulation entre l'action collective et l'intervention locale de développement.

Comme le soulignent Sabourin et Caron, ces recherches ont contribué à remettre en cause l'image d'une paysannerie soumise à la tradition, enclavée, incapable d'initiative. Ce livre est aussi une contribution essentielle à une réflexion sur les nouveaux modes d'intervention dans le développement au niveau local.

Christophe Albaladejo

---

Roland POURTIER

*Afriques noires*

Paris, Hachette, carré géographie, 2001,

256 p.

---

*Afriques noires*, tel est le titre que Roland Pourtier a choisi pour parler de l'Afrique subsaharienne. Formée de 48 États, peuplée de plus de 600 millions d'habitants, cette entité territoriale offre une telle diversité de paysages et de sociétés qu'elle ne peut être décrite au singulier au risque d'en donner une vision extrêmement réductrice. Si le sous-continent africain apparaît unifié par son peuplement majoritairement noir et par son inclusion presque intégrale dans le domaine tropical, il offre pourtant un véritable kaléidoscope d'ethnies, de cultures, de coutumes, de langues et de croyances qui le rendent fondamentalement pluriel. Cet ouvrage dresse une vaste fresque des Afriques noires entre héritages et mutations, en proposant « de fournir un corpus de connaissances de base et des éléments de réflexion nécessaires à la compréhension des organisations socio-spatiales négro-africaines et de leurs dynamiques en cours » [p. 4].

D'emblée, le livre s'attache à dénoncer la représentation globalement négative de l'Afrique. Un continent en crise? Tel est le titre du premier chapitre laissé délibérément à la forme interrogative. Les médias des pays du Nord véhiculent de l'Afrique noire des images dramatiques de sécheresses, de guerres, de famines, de pauvreté, de corruption ou du sida. De l'extérieur, toute l'Afrique noire semble se conjuguer en termes de crises, politiques, économiques, écologiques, démographiques, autant de drames responsables de ses retards et

de ses reculs. Il est sûr que « prise en bloc, l'Afrique subsaharienne cumule tous les symptômes du sous-développement » [p. 3]. Mais Roland Pourtier invite à nuancer ces jugements péremptores en introduisant un regard critique sur les sources et en changeant l'échelle d'analyse. Si de nombreux indicateurs sont incontestablement dans le rouge, il faut toutefois examiner avec précaution et même suspicion les outils utilisés pour prendre la mesure des phénomènes. L'instrument statistique créé par les États n'est-il pas souvent défaillant ou même biaisé, entraînant une difficile interprétation des informations chiffrées? Et les États n'ont-ils pas des niveaux de développement très inégaux? Les pays en conflits occupent trop souvent le devant de la scène africaine, masquant le renouveau réel constaté ailleurs, comme au Botswana, en Namibie ou en Afrique du Sud. Au-delà de ces constats, Roland Pourtier nous livre ce message porteur d'espoir: « Pour comprendre les mouvements de fond qui travaillent l'Afrique, il est nécessaire de ne pas garder les yeux rivés sur la crise dans laquelle elle baigne, mais de porter son regard plus loin, d'aller à la recherche des dynamiques de l'homme. De s'interroger sur les capacités des sociétés à transformer leur héritage en avenir » [p. 21].

Ces capacités des sociétés sont le fait de sa jeunesse « porteuse des dynamiques de changement qui préparent l'Afrique de demain » [p. 23]. L'Afrique se singularise par une croissance démographique exceptionnelle dont le rythme moyen de 3 % par an autorise à parler d'explosion démographique. En quelques décennies, la mortalité infantile a reculé à cent pour mille, l'espérance de vie est passée de 40 à 50 ans, mais surtout la fécondité est restée exceptionnellement élevée. Ainsi, plus de 45 % de la population a moins de 15 ans et l'avenir de ces 300 millions de jeunes pose au continent son défi majeur. Car cette « marée juvénile », porteuse d'innovation et de « désordre créateur », est aussi un facteur d'inquiétude. Faute de possibilités de formation et d'accès à l'emploi, elle trouve difficilement sa place dans l'économie urbaine et peut devenir un vecteur de violence, à l'image des « enfants-soldats » enrôlés dans les guerres civiles du Liberia et de la Sierra Leone. Et dans certaines régions, l'explosion démographique remet en cause un équilibre déjà fragile entre population et ressources.

L'éclairage porté sur les relations que les sociétés entretiennent avec leur environne-

ment révèle la multiplicité des techniques mises en œuvre pour exploiter des milieux souvent contraignants. D'un côté, des pasteurs nomades qui se déplacent aux marges sahéliennes au rythme des saisons à la recherche de l'eau et des pâturages; de l'autre, des chasseurs-cueilleurs qui nomadisent dans la forêt dense humide au gré d'une temporalité fluide; enfin, des agriculteurs sédentaires divisés en céréaliculteurs des régions de savanes et en planteurs des milieux forestiers, deux groupes aux pratiques spatio-temporelles différentes. D'une part, une « Afrique des greniers » où les récoltes sont engrangées pour plusieurs mois, d'autre part, une « Afrique des paniers » qui implique une consommation instantanée, les champs faisant office de greniers. L'organisation des rythmes agro-sociaux révèle l'extrême adaptabilité des populations aux atouts et aux contraintes de leur environnement. L'auteur profite de ce chapitre pour détruire quelques *a priori* de l'« afro-pessimisme » relatifs aux risques environnementaux, des clichés qui font partie du discours ordinaire sur l'Afrique, par exemple l'extension galopante de la désertification, le recul de la forêt, les dommages des feux de brousse et la dégradation des sols. Dans une Afrique encore largement rurale, où 70 % de la population vit de l'agriculture, c'est sans doute le développement agricole qui rencontre le plus de problèmes. « Bien qu'elle emploie plus de deux actifs sur trois, l'agriculture africaine ne parvient pas à satisfaire les besoins d'une population dont les effectifs doublent en une génération. L'aide alimentaire internationale s'est installée au chevet de l'Afrique » [p. 99]. Celle-ci a refusé les modèles agronomiques importés et le développement par le haut qui étaient inadaptés aux environnements locaux et bouleversaient les rapports séculaires entre les paysans et leurs terres. En revanche, ce sont les petits projets de développement fondés sur la participation paysanne qui ont réussi à tenir tandis que les grandes opérations coûteuses pilotées de l'extérieur s'effondraient. Mais dans bien des cas, l'agriculture pourrait se développer spontanément si la croissance urbaine créatrice de demande alimentaire s'associait à de bonnes infrastructures de transport, des éléments décisifs dans les processus de développement.

Parmi les grandes mutations que traverse l'Afrique, il faut citer une urbanisation galopante qui, peu à peu, change de rythme et de nature. Longtemps explosive et nourrie de l'exode rural, la croissance urbaine subit aujourd'hui un fléchissement, ne croissant plus qu'au rythme du mouvement naturel. L'urbanisation s'accompagne même de mouvements de retour vers les campagnes, les citadins étant confrontés à des conditions de vie de plus en plus difficiles. Pour survivre dans la ville, les citadins déploient une panoplie d'activités. On assiste ainsi à l'explosion du secteur informel de l'économie, un secteur d'activité aux multiples visages, « d'abord un substitut à un secteur moderne défaillant, un pis-aller pour la survie, un bricolage souvent ingénieux mais dont il convient de ne pas oublier qu'il est fondamentalement une réponse à un environnement de pauvreté » [p. 198].

Pourtant, en contrepartie de cette Afrique qui bouge, il existe une Afrique immuable, celle des États à l'intérieur de frontières héritées de la colonisation. Ici, les frontières ont précédé les États qui, eux-mêmes, ont précédé les nations. Des entités nationales se sont construites à l'intérieur de configurations territoriales héritées qui, au fil des ans et de façon surprenante, n'ont pas été remises en question. Les conflits qui traversent l'Afrique ont la particularité de ne pas remettre en cause les frontières (à l'exception du conflit entre l'Éthiopie et l'Érythrée), mais de naître des dysfonctionnements d'États en voie de construction.

Pour conclure, oublions l'« afro-pessimisme » pour évoquer quelques ferments de l'« afrorenaissance ». L'Afrique est porteuse d'un fort potentiel de création dans tous les registres de l'expression artistique et sportive contribuant ainsi à la culture mondiale. Les Lions de la Teranga sénégalaise ne viennent-ils pas de donner au monde une image forte d'une Afrique debout? Celle-ci joue désormais pleinement sa partition dans le concert des nations: « La mondialisation lui offre l'occasion de faire reconnaître ses compétences propres et de participer à ces métissages culturels qui enrichissent l'humanité » [p. 247]. Embarquée dans cette aventure, l'Afrique avance à son pas.

Véronique Lassailly-Jacob